SOUVENIRS SUR CE QUI PEUT DEGOUTER DE LA VIE DE PARIS ET VERSAILLES 1757 - 1782

François de THEAS

Année 1757

Parti qu'on peut tirer de Versailles, étant dans l'obscurité ; il faut faire agir[1]

C'est ici un pays où on ne fait pas grand chose en courant. Un homme qui ne connaît pas la Cour, peut fort bien avec de la patience et de la conduite, se faire ici des connaissances agréables et utiles. En donnant dans les bureaux on trouve des bonnes maisons où on dîne et où on joue, où on peut passer agréablement le temps ; pour cela, il faut s'attacher à quelques-unes et ne pas les négliger. C'est, je crois le meilleur party que peut tirer de Versailles un particulier qui n'est pas faufilé à la Cour. Dans les bureaux il ne laisse pas que de trouver de l'appuy. Du reste le genre de vie n'est pas coûteux, la dépense du jeu qui n'est pas considérable icy, est presque la seule qu'il y aie à faire. On ne fait pas entrer en compte des dépenses le logement, il coûte partout. Pendant l'hiver les chaises à porteur ne laissent pas que de coûter, mais cela ne va jamais à moitié de ce que coûtent les fiacres à Paris. Conclusion : le séjour de Versailles pour qui n'est pas riche et qui a envie de faire quelque chose est très convenable. Une conversation que j'ai eue avec un premier commis, M. Dubois, un chef de bureau me fait voir qu'on est heureux cependant de n'avoir rien à faire icy. Il me disait qu'il souhaiterait de tout son cœur pouvoir vivre en province ; s'il avait assez de bien pour cela il n'hésiterait pas à prendre ce party-là. Ce sentiment là est assez général et à le bien prendre, nous sommes fous de penser que le bonheur suprême réside icy.

Ennui de la vie uniforme

Celuy pour qui il semble fait est assez malheureux pour ne pas pouvoir en goûter le moindre sentiment. La satiété, l'ennuy se font bientôt sentir à qui ne trouve pas de contrariétés sur son chemin. Par une raison contraire, les grandes contrariétés qu'éprouve dans ce pays-cy celuy qui a toujours vécu dans sa province le dégoûtent tellement des choses qu'il veut avoir qu'il retourne, s'il est sage, dans sa province bien guéri de l'envie d'avoir, de demander ou de venir solliciter icy et s'estimant heureux de pouvoir penser de même.

Vie des grands à la Cour

La vie que mènent icy les grands me paraît bien vuide. Ils n'ont pas le loisir d'être à eux, il faut qu'ils se montrent dans une infinité d'endroits. On veut tenir à tout, ne rien négliger et pour cela, il faut se lever matin, courir pour ne pas manquer son monde. Comme il y en a tant à voir, la liste n'est pas coulée à fond qu'il est temps de recommencer. On veut être au lever, au dîner, au débotté, à l'ordre etc. Pour être là, il faut y venir un peu plus tôt que plus tard. Comme l'heure n'est pas invariable, quelquefois au lieu de quatre minutes, on attend plus d'une heure, de deux. Que de temps perdu à attendre.. ! C'est beaucoup déjà que celuy que perdent les gens de la Cour pour ne pas manquer l'heure du Roy, de la reine, Monseigneur le Dauphin, Mesdames..etc. Que n'en perd-t-on pas chez les ministres, dans les bureaux, etc. Ce temps là, bien employé ne vaut-il pas mieux que ce qu'on peut gagner en le perdant. Une réflexion que je fais et qui me paraît juste, c'est qu'un homme qui n'est pas icy assez connu ni assez en titre pour être obligé de faire sa Cour, fairait beaucoup mieux de ne pas se montrer si souvent. Veut-il avoir quelque chose, car tout le monde veut avoir, qu'il fasse agir les gens qui le protègent, ou qu'il connaît de longue main, mais pour luy qu'il ne se

[1] L'auteur du manuscrit conservé aux Archives départementales des Alpes-Maritimes sous la cote 25J230 est François de Théas, comte de Thorenc né le 19 janvier 1719, lieutenant en 1737, capitaine en 1743. Après avoir participé à l'expédition de Minorque, il se rend à Versailles en 1757 et en 1758 dans l'espoir d'obtenir le poste de lieutenant du roi à Antibes. Mais affecté à l'Etat-major de l'armée du prince de Soubise, il participe en Allemagne aux opérations de la guerre de Sept ans. Il est lieutenant-colonel en 1762. Lors de sa lieutenance du roi à Francfort il est élevé à la dignité du comte du Saint-Empire. En 1763, il reçoit le commandement du sud de l'île de Saint-Domingue et le grade de brigadier. Mais dès 1764 il décide de mettre fin à ses fonctions malgré les reproches du comte d'Estaing et rentre en France en 1765. C'est ainsi qu'il retourne à Paris et à Versailles en 1767 en quête d'un poste et obtient la lieutenance du roi en Roussillon comme gouverneur de Perpignan à compter du 1er janvier 1768. En 1770, de retour à Paris il a son brevet de pension de retraite.

tourmente pas plus que de raison. La façon dont Mr Bourcet[2] est dans ce pays-cy me fait sentir qu'on peut fort bien y réussir sans se donner un si grand tourment pour se faire connaître. Des gens qui sont dans une position pareille doivent se faire connaître par des faits ; la personne est bientôt connue quand elle s'est faite annoncer par une réputation méritée. Cette route est celle qui me convient si je fais tant que de trouver jour à faire quelque chose au service. Je dois regarder la campagne prochaine, si je la fais, comme la pierre de touche qui m'instruira là-dessus. Si pendant la campagne je suis assez employé dans le métier pour y avoir donner quelque idée de moy, si je me fais assez connaître des gens en place pour qu'ils prennent intérêt à mon sort, pour lors je puis venir et je trouveray ici des gens qui parleront en ma faveur. Si au contraire, la campagne finie sans que je sois plus connu que je le suis et sans avoir rien fait qui puisse faire dire du bien de moy, je n'ay pas de meilleur party à prendre que d'aller labourer mon jardin.

Année 1758

Tact, 24 avril 1758

Dans ce pays-ci on a le tact fin à voir une personne, la voir entrer, saluer, marcher etc. On juge si elle est de la Cour, si elle a le bon ton etc. ; et ce premier coup d'œil est important. On a ici les tons propres aux personnes à qui on parle, surtout les gens qui sont dans les hautes places. Tout marque la différence qu'on fait des gens. Personne n'avait des nuances dans sa conversation comme Me la duchesse de Tallard gouvernante des enfants de France. Elle parlait tantôt comme ils devaient parler, tantôt comme gouvernante, et, en toute occasion, elle savait ce qui convenait et le dire du ton qu'il fallait prendre. Les commis règlent leur ton, leur affabilité, sur les moyens qu'on a pour faire réussir l'affaire qu'ils ont à rapporter. Quand ils voient que des gens en crédit s'en mêlent, ils sont tout obligeants. Les maisons des premiers commis sentent un peu la garnison, ou, du moins, une trop grande liberté les distingue des maisons où la décence règne.

Patience

La patience vient à bout de tout, le proverbe est vrai ici surtout. En allant doucement on gagne l'un l'autre, une chose et puis une autre, on fait des connaissances ; les gens qui avaient d'abord fait une mine froide se dérident, s'accoutument à notre physionomie, et viennent à nous prendre en gré. La machine ne va pas bien. tout croule, si on n'y prend garde. C'est un gaspillage. Chacun songe à soi, et pille. C'est un bonheur si les choses ne sont pas dans un état affreux. Les étrangers sont bien reçus chez les premiers commis. Ils y jouent. Les femmes qui ne sortent point trouvent à faire leur partie, et elles n'ont rien à perdre.

Année 1767

Paris, décence dans les mœurs

On n'est pas loin de la vertu, de la décence et de tout ce qui se fait estimer, lorsqu'on a des notions exactes de ce qu'il y a de plus parfait. La nation est au point de connaître beaucoup mieux que par le passé le bon et le mauvais ; elle est parvenue à un degré de lumière, et une finesse de tact en tout genre, duquel nos ancêtres étaient encore loin, et cette finesse de jugement la rendrait supérieure aux autres si elle était dirigée vers le point désirable, mais qui est-ce qui peut l'y conduire. Cela se sent bien, mais…

Tout le monde se récrie contre les vices qui déshonorent la nation en faisant disparaître les vertus qui pourraient lui redonner son lustre. Une infinité de gens qui vivent d'une façon qu'ils improuvent eux-mêmes seraient enchantés de se réformer et de prendre un genre de vie plus estimable, mais ils suivent le torrent, parce qu'il serait inutile qu'ils fissent des efforts pour l'arrêter. C'est à sa source que ce torrent peut être dirigé au profit ou au préjudice de ce

[2] Pierre Joseph de Bourcet commande l'artillerie et le génie en Allemagne en 1756. Spécialiste de la guerre en montagne, il est appelé à plusieurs reprises à la Cour et consulté sur les plans de campagne. Il est lieutenant général en 1766. Il est l'auteur de *Mémoires militaires sur les frontières de la France et du Piémont du lac de Genève au Var.*

qui se trouve sur sa route. Il serait aisé au maître de tout de tout bonifier. Qui est le maître en France l'est du bien et du mal.

Luxe de Paris

Le luxe est aujourd'hui dans les appartements, généralement, et dans la cuisine, en bien des maisons. Il est tombé en fait d'équipage et d'habits. On se pique d'avoir une belle maison plus que de toute autre chose. Le séjour de cette ville ne convient qu'à des gens riches, à des ambitieux, à des artistes, gens de lettres et autres qui ont une fortune à faire et des profits à retirer de leurs travaux. Il faut pourtant que j'y paraisse quelquefois si je veux tirer parti du ministre, de mes services etc. En y allant je dois m'y arranger de la façon que voici : écrire à quelqu'un, au comte d'Ornans par exemple, ou à tout autre, pour faire arrêter un logement. Si je puis être six mois à Paris un logement tel que celui du comte d'Ornans conviendrait fort ; si je suis moins de temps, un logement dans un hôtel garni. Les hôtels de la rue du Colombier Saint-Benoit, de l'Université, sont très bien situés pour ceux qui ont des connaissances dans le faubourg. Les hôtels de la rue de Tournon sont bien situés pour ceux qui en ont tout auprès du Luxembourg. Ceux de la rue Croix des petits champs, soit pour ceux qui aiment à être dans Paris, rue du Mail puis la place des Victoires, rue de la Magdeleine puis le faubourg Saint-Honoré, - mais ce qui, je crois, me conviendrait mieux, serait la rue de Tournon. – Il faut un carrosse honnête, habiller le cocher, et avoir deux laquais vêtus, cela suffit pour être dans la grande décence. Si on trouve des carrosses à meilleur marché en ne les faisant pas rouler après les heures de spectacle il faudrait en prendre un, car à mon âge on court peu les soupers. Que sont ces soupers la plupart du temps, ils ne flattent que la bonne compagnie, mais pour en jouir de cette bonne compagnie il faut être un peu domicilié, ce n'est pas un homme qui vient passer deux ou trois mois à Paris qui en a l'agrément. Pour un tel homme les dîners sont suffisants ; il y voit assez du monde, il en voit assez l'après-dîner en visite ; il la voit très bonne en hommes s'il va chez les princes et les militaires qui fuient des militaires comme font Mr de Castries[3] et de Poyanne. Si à ce train là on jouit un peu de Versailles, qu'on aille chez les ministres, Mr Foulon, Mr Gayet, les premiers commis, on remplit les moments. Il faut se loger ou chez Foucher, ou aux hôtels de Chevreuse et autres, qui sont le long de la rue des anciens bureaux de la guerre, ou à l'hôtel de Modène, vu la proximité du château. On pourra passer toutes les semaines deux jours et trois aussi à Versailles, cela coûte moins, cela fait diversion, et cela fait faire ses affaires. Il ne faut pas, ni à Versailles, ni à Paris, quêter des dîners, comme font la plupart des gens, il faut savoir refuser et ne pas rougir de dîner chez soi. On fait mieux ses affaires si on a quelque chose à écrire ou à travailler.

Manière d'être à Paris

Quant à la manière d'être dans le monde à Paris ou à Versailles, il faut se présenter avec une honnête assurance, un air modeste et calme, se prêter à la conversation, et tâcher d'y mettre quelque chose. Qu'on ne se fasse pas des fantômes de la facilité qu'il faut acquérir dans la conversation, elle ne roule que sur l'habitude. Les sujets que l'on traite ne sont pas relevés, ils sont à la portée de tout le monde, mais l'art est de savoir entrer en matière, débiter, et conclure. C'est un art véritable que celui de parler. On l'attrape en parlant dès que l'occasion se présente. Il ne faut pas être négligent et paresseux, il faut écouter, saisir le moment, mettre du sien, et être persuadé que ce qu'on dit (pourvu que l'on parle avec le ton des personnes avec qui l'on se trouve) est tout aussi bon que ce que d'autres disent. L'air inattentif, distrait, gêné, pesant, déplaît et embarrasse l'écoutant, et même celui qui parle. L'air, le ton, sont donc importants. Il faut se figurer que les hommes de Paris n'ont qu'un vernis de plus que les autres hommes. Ce vernis, il faut l'avoir absolument, et on vaut mille fois davantage quand on l'a. Par ce mot de vernis, je n'entends pas ce qui n'est purement qu'un air frivole, léger, et maniéré, il ne faut rien de tout cela, - il faut du simple, de l'honnête, du solide, mais il faut que tout cela soit mis au jour à l'aide d'un air et d'un ton aisés. Il faut

[3] Charles de Castries, maréchal de camp en 1748, lieutenant général de la cavalerie en 1759, maréchal de France en 1783.

en quelque façon plus paraître avoir de l'esprit que d'en avoir en effet… Comment cela peut-il s'acquérir lorsqu'on vit loin de Paris ? Cela s'acquiert plus difficilement mais en y prenant garde on l'acquiert en province tout comme à Paris. Il faut s'observer par système, et s'en faire un principe. A Paris, sans ne rien prescrire, on y est en quelque façon forcé. Les circonstances nous ramènent à la réflexion qu'il y a à faire là-dessus, au lieu qu'en province il faut y réfléchir indépendamment des circonstances. Comme on parle assez négligemment, et assez peu, rien ne fait sentir d'une façon marquée, la nécessité de se bien exprimer. Pour le bien faire, il faut souvent songer à tirer des fruits de toutes les conversations, il faut se répéter. N'importe, pourvu qu'on parle. Le pis est de se taire.

La conversation à Paris

Partout on peut se former un fond de connaissances qui mettre en état de fournir à la conversation, et il ne faut pas la négliger. On acquiert en province le bon ton comme à Paris. Quoiqu'on n'habite pas Paris, on peut vivre en province d'une façon qui puisse faire acquérir l'air et le ton du monde qu'ont les gens qui vivent dans la capitale ; et il est encore plus aisé en province de faire un fonds, duquel on puisse recueillir de l'agrément. Si on savait s'approprier ce que l'on voit, ce que l'on entend de bon en province, on ne serait jamais embarrassé nulle part. Ce n'est que faute d'idées que l'on se trouve court, car l'expression ne manque jamais. Ce qui donne le fonds, qui fait tant valoir les Parisiens, c'est la conversation. Elle ne tarit pas à Paris. Toute matière y fournit. Chacun y met du sien. Cela exerce et donne cette facilité avec laquelle on débite ce que l'on a à dire. Quoiqu'on n'ait pas travaillé son esprit pour apprendre on l'a familiarisé avec les idées et les choses qui reviennent souvent et se répètent partout. Il y a des gens qui approfondissent les matières qui sont l'objet de la conversation du jour, cela les fait briller et les forme en même temps. Savoir écouter de pareils gens c'est se rendre propre leur travail. Pour profiter de son travail, il faut y réfléchir et rester sur chaque chose le temps convenable. Vous feriez passer pendant dix ans toute l'eau de la Seine sur une pierre il n'y en aurait pas le moindre vestige. Laissez-y tomber une goutte d'eau après l'autre pendant le même temps et vous verrez qu'il y paraîtra.

Tableau du siècle, préférable à la peinture

A l'exemple du chevalier du M.[4] il faut faire un journal de ce qui se passe dans les différentes armées, et par là on a un tableau général de l'état de l'Europe. Il faut lire les nouvelles pour avoir le fil des événements politiques.

Un tableau de cette espèce vaut mieux que les Jordaens et les Seekatz[5]. Ces derniers ne donnent pas de grandes connaissances. Le premier au contraire, donne une grande étendue à l'esprit et une facilité de saisir les rapports que les événements d'une Cour ont avec ceux d'une autre Cour. Il faut pour cela, connaître les caractères de ceux qui y jouent un rôle.

Dépenses à Paris, 20 janvier 1767

L'Enfant me disait qu'un garçon qui veut voir du monde ne saurait être à Paris à moins de 10 000 £ par an, et il ne fallait pas qu'il s'écarta de la plus exacte économie. Il faut être riche pour vivre à Paris, et on ne peut promettre d'y avoir beaucoup d'agrément tant qu'on y est comme étranger. Voici son calcul :

Un logement avec une remise, écurie et une petite cuisine, quelque petit qu'il fût, ne coûterait pas moins de ……..	8 à 900 £
Il faut 3 chevaux et un postillon qui sert de cocher. Le tout ensemble coûte au moins…….	2 400 £
Une femme et un laquais à 600……..	1 200 £

Car un laquais 150 de gages, 1 £ par jour et l'habillement.

[4] Louis de Félix du Muy (1711-1775) chevalier de Saint-Jean-de-Jérusalem de la langue de Provence, appelé à la cour par le Dauphin Louis, père de Louis XVI, lieutenant général en 1748, ministre de la guerre et maréchal en 1774.

[5] La famille Jordaens d'Anvers compte plusieurs peintres d'histoire au XVIIe siècle dont Jacob (1593-1678). Conrad Seekatz (1719-1768) peintre à la cour de Hesse a exécuté des sujets militaires.

La femme est nécessaire pour faire un bouillon dans l'occasion, recevoir les lettres ou choses auxquelles il faut répondre, tenir la maison .. etc.

On ne peut se dispenser d'être à Paris avec les habits de chaque saison. On peut les porter simples, mais il faut en avoir indispensablement, sans quoi on ne serait pas reçu de bon œil. On peut être reçu chez son ami avec un habit noir, gris .. etc., cela est égal, mais un homme qui court Paris doit y être comme tout le monde. Ainsi quelque peu de dépenses qu'il

fasse en habits, il faut……	1 200 £
Il lui faut des dentelles, son entretien en perruque, bois, lumière etc……	1 200 £
	6 900 £
Il faut compter le jeu pour quelque chose.	
C'est le mettre bas que de le mettre à …….	1 200 £
Car dans quelques maisons que ce soit, il faut jouer.	
Si l'on veut quelquefois manger un morceau……...	300 £
Si l'on fait quelques voyages à Versailles ou à la campagne……	700 £
Quelquefois le spectacle, concert etc……	200 £
	9 300 £
Si on était malade, si on a quelque événement	700 £
Total	10 000 £

Donc, il ne faut jamais songer à être à Paris sans ce revenu, et même n'y serait-on pas trop bien, car le logement ne peut être que mesquin ; on n'est guère bien si on n'a 2 laquais. En outre il faut compter la 1ère mise des chevaux, carrosses, meubles etc.

Vie de Paris

Bien des gens croient que le souverain bonheur consiste à vivre à Paris. Cela peut convenir à des jeunes gens, ou à des gens dont la fortune n'est pas faite, mais à un certain âge, on aime à se reposer, et quand on a ce goût là Paris ne convient point, car eût-on un bon dîner, et un bon souper, on n'aura pas pour cela compagnie autant qu'on le désirerait ; ce n'est qu'aux heures des repas qu'on voit les gens ; en général les gens qui font des visites à Paris ont pour objet de quêter des dîners ou soupers. Le maréchal de Brancas[6] avait une famille fort étendue au dîner et au souper, malgré cela il était seul hors les temps de repas. Mr le chancelier, ancien garde des sceaux, se levait à 6 heures, travaillait jusqu'à 11 ou midi, et il aurait vu du monde avec plaisir ; le reste de la journée, ayant à dîner et à souper, il était la plupart du temps seul. On ne voit presque plus de maisons où 3 ou 4 personnes puissent aller dîner ensemble sans être priées. On fait bonne chère aux gens conviés, mais on la fait succincte journellement. Un étranger est embarrassé. Les loyers de maison sont chers. On a peu de choses pour 3 500 livres dans le faubourg Saint Germain. La maison de Monseigneur l'évêque de Fréjus a coûté 5 000, et elle est bien petite. Les goûts varient à Paris comme les modes, et peut être le genre d'esprit varie-t-il. Ce qu'il y a de vrai c'est que l'extérieur des gens qui vivent à Paris est plus doux qu'il ne l'était il y a 10 ou 15 ans. On semblait affecter un air arrogant, on regardait entre deux yeux et on n'était pas si honnête qu'on l'est aujourd'hui, du moins en apparence. Il ne faut compter sur qui que ce soit à Paris. Quand on y va pour faire quelque chose, il faut s'arranger pour être soi-même l'artisan de sa fortune. On peut bien tirer quelque chose à la suite du temps des gens que l'on connaît, mais il faut que des circonstances favorables amènent cela ; si l'on veut exiger des démarches vives, promptes et réitérées on trouvera beaucoup à décompter. Pour faire, donc, sa fortune, il faut avoir son

[6] Louis de Brancas (1672-1750), maréchal de camp en 1704, ambassadeur en Espagne, maréchal de France en 1741.

plan, et y rapporter beaucoup de petites choses ; à la fin ces choses-là multipliées produisent leur effet si le dégoût ne s'en mêle.
Règle sûre à Paris. Tenés pied à boule et n'ayés pas l'air d'avoir des projets, on élude ceux à qui l'on croit des idées d'ambition, on élude encore plus ceux que l'on croit embarrassés, n'importe de quelle manière. Les gens de Paris ont le coup d'œil excellent ; ils aperçoivent le faible qu'on veut leur cacher, un homme qui n'a pas vécu parmi eux. Les grands seigneurs seuls ont l'air et le ton de bien recevoir ceux qui implorent protection, ils ne l'accordent pas, mais ils témoignent de la bienveillance.
Extérieur

C'est ici le pays de l'extérieur. Il faut payer de mine, de maintien, et de jargon. On est sûr de faire des affaires avec ces avantages là. Il ne faut point venir à Versailles lorsqu'on en est dépourvu. On ne peut y souffrir l'air de misère. On ne peut y souffrir l'air provincial. On ne peut y souffrir le propos embarrassé. Tous les gens qui y viennent, cependant, n'y viennent pas avec tous les avantages qui y font réussir. Il est vrai qu'il y vient des provinciaux peu formés, mais, en y restant, ils s'y forment, et il faut vite travailler à attraper leur ton si on veut rester avec eux. Le ton, au fond, est aimable, et on n'a pas tort de le préférer à celui de la province. Quelques mots des gens de Paris ou Versailles valent mieux que les tournures plates des provinciaux. On n'exclut ici ni le bon sens, ni les principes. On estime fort, au contraire, les gens qui sont estimables par là ; mais, si ce qui les rend tels n'est décoré d'un certain vernis, on les laisse. On aime à vivre et à jouir. Quel agrément tirer d'un homme qui n'en a aucun.
Nègres de la Guianne

M. de Port-Denis, officier du vaisseau du roi, a amené de Cayenne deux sauvages du pays voisin, qu'il a fait passer pour deux chefs de nations. Ils ont été présentés au roi, vêtus de taffetas couleur de chair, avec des ornements imités de ceux des sauvages d'Afrique. Tout Paris connaît ces gens là. Ils furent invités chez de grand seigneurs. Ils étaient un jour au Palais Royal, ils rencontrent Mr de Préfontaine[7].

- « Eh ! te voilà, Préfontaine », disent-ils.

- « Oui, répondit-il. Et toi, qu'es-tu venu faire ici ? » dit Mr de Préfontaine au grand (car il y en avait un petit).

- « Je n'en sais rien » dit-il.

A cette conversation on s'approche. On demande à Mr de Préfontaine ce qu'ils étaient. Ils étaient journaliers, il les avait fait travailler lui-même ; et ils n'étaient en aucune façon distingués en leur pays. Voilà ce que c'est que Paris. Ce qu'il y a de remarquable, c'est l'effronterie de certaines gens qui ne se font pas une peine d'en imposer. Monsieur le duc de Praslin, malgré l'opinion qu'on avait voulu lui faire prendre de ces sauvages, les avait fait venir tout bonnement par le cocher. Un autre ministre aurait peut-être fait des dépenses considérables pour leur voyage de Brest ou Rochefort à Paris.
Sentiments, amour de la vie paisible, 2 mai 1767

On ne voit guère à Versailles que des gens qui disent qu'ils soupirent après le repos. Disent-ils vrai ? Il en est qui sont sincères. On a beau connaître ce pays-ci, il me semble que peu de gens l'aiment surtout de ceux qui n'y ont pas charge et établissement. Je vois Monsieur Bourcet soupirer après ce moment de tranquillité, d'Antoine encore davantage. L'un et l'autre cependant ont bien des raisons de vouloir rester, - ils ont de l'agrément. Quand on ne se plaît pas en un lieu, tout devient insipide. Une indépendance absolue est un très grand moyen de félicité. Mademoiselle Cugni convenait qu'il était bon d'être venu dans ce pays-ci pour s'y former, pour connaître les hommes, le monde, voir ce qu'ils peuvent valoir, et, après avoir bien senti combien peu la félicité est faite pour ce pays-ci, s'en retirer pour ne le plus revoir. C'est là mon sentiment, et plus je vois, plus je m'y confirme. Mais en cherchant le bonheur on est surpris de ne pas le trouver où on l'attendait. On ne sera jamais surpris de

[7] Le chevalier de Préfontaine a été commandant en Guyane.

rien si on cherche raison de tout, et la bonne façon de juger, de se conduire, de régler ses actions est celle-là. Un homme n'est pas heureux avec sa femme, on en trouve la raison quand on le voudra. Que ne choisissait-il ce qui lui convenait. On en dira autant d'un état dans lequel un homme ne se plaît point. On trouvera la raison de ce qui arrive aux hommes si on veut la chercher. – Pourquoi l'un réussit-il, plaît-il à tout le monde, obtient-il ce qu'un autre avec plus de mérite n'a point obtenu. C'est que l'un a plus de douceur, de liant, est plus adroit. Un homme qui serait physionomiste lirait sur la physionomie ce qu'on peut attendre de tel ou tel. On peut avancer que la capacité, l'inertie, sont peintes sur les visages ainsi que les inclinations ..etc. On ne serait donc jamais surpris de quoi que ce soit si on cherchait bien la raison et par le même principe, on peut amener chaque chose à son point en prenant tous les moyens qu'il faut pour cela. Le point essentiel à l'homme est le bonheur, donc c'est à cela qu'il doit rapporter toute son adresse, tout son travail. Mais ce n'est pas la besogne d'un jour, les combinaisons qui doivent y entrer sont infinies ; il faut avoir le courage de les entreprendre. – D'abord on n'y comprend goutte, puis peu à peu, les choses se débrouillent, et on peut avoir sur cela un plan bien tracé, et bien aisé à suivre.

Direction particulière, 11 juin 1767

Les gens de Sicile, ceux qui habitent Versailles ou fréquentent Versailles, sont gens à fuir.

Situation

On se rend heureux soi-même quand on veut faire ce qu'il faut pour cela. Sacrifions l'amour-propre et nous le serons. Jusqu'à présent ce sentiment a été le destructeur de toute satisfaction car ce n'est qu'à cause de lui que nous ne nous trouvons jamais bien où nous sommes, nous ne recevons jamais assez de marques d'attention de la part des autres. Nous sommes choqués s'ils manquent d'égards. Persuadons-nous bien que lorsque nous nous rendons respectables, on ne saurait nous manquer ainsi ; lorsque nous nous trouverons avec gens qui nous fuient, qui ont l'air d'être embarrassés ou excédés de nous, ne nous en estimons pas moins pour cela. Tous les hommes n'ont pas un mérite extraordinaire, les naissances ne sont pas toutes égales, chacun n'a donc pas autant de droit aux égards qu'en ont les gens distingués ; mais cela n'empêche pas que les droits des gens irréprochables ne soient encore assez étendus. On rencontre des gens fuyants, - il ne faut pas courir après : le meilleur moyen de répondre à leurs procédés désobligeants c'est de n'y faire aucune attention. L'air froid et tranquille est celui qui convient le plus dans un pays où on a à faire avec des gens avantageux et fins.

Finesse des gens de la Cour

Rien n'est si fier que les gens de la Cour. On ne se borne pas, par ce mot là, aux courtisans. Tout ce qui est attaché à Versailles par état est compris sous ce titre. Le moyen que tous ces gens là ne soient pas fiers ! – Ils ne cherchent sans cesse qu'à saisir le moment, la circonstance, les entours. On cherche à approcher de l'homme dont on a besoin. Si on ne peut arriver directement on chemine, comme dans un siège par zigzag, par tranchée, par sape, par galerie couverte. Conséquemment, des gens qui ont sans cesse des ruses dans la tête deviennent rusés. Le mieux quand on ne court pas à un objet avec l'âpreté que mettent ces gens-là à leur course, c'est d'aller droit et tranquillement. On arrive si l'on peut, - ou on reste en chemin. La consolation qui reste après avoir manqué son but en cheminant ainsi, vaut bien peut-être celle d'avoir réussi.

Rigorisme du siècle

On peut dire que le siècle présent est le plus corrompu de ceux qui ont précédé ; néanmoins, c'est celui qui pardonne le moins. Qu'un homme ait mal manœuvré, surtout en matière de probité, bonne foi, sentiments, etc., on lui jette la pierre, et on n'oublie plus guère après cela ses mauvaises manœuvres. Il y a cependant quelque chose de bien contradictoire dans les esprits du siècle. On blâme ce qui est blâmable, on le connaît très bien. On connaît

aussi très bien ce qui est estimable, mais cela n'empêche pas que l'homme méprisable ne jouisse des égards qui devraient être réservés à ceux qui méritent l'estime publique.

Parti à prendre

Plus je vais, plus je trouve que la vie retirée me convient. Je n'ai point de suite ; je n'ai pas de talent ; je n'ai pas l'usage du grand monde, je ne saurais y trouver les agréments qui sont réservés aux gens fort aimables, conséquemment, je n'y jouerai jamais qu'un rôle peu brillant. Quoique le rôle que je puis jouer, me dira-t-on ne soit pas brillant, il peut être encore très honnête. Cela est vrai, et même très satisfaisant. Cela est encore plus vrai, car je suis à même, avec les connaissances que j'ai, de me procurer des moments bien agréables. Oui, mais suis-je assez riche ? Je puis avoir peut-être suffisamment pour vivre à Paris. Eh bien, soit. Si je prends le parti de m'y fixer, il faudra renoncer à la province. Le genre de vie de Paris me convient-il fort ? Oui si je veux pousser ma carrière ; mais si je veux renoncer à la fureur de devenir quelque chose, quel autre parti à prendre que de me renfermer dans ma coquille ? J'y suis si bien et si tranquille. Mais le parti d'y rentrer pris, je dois me former un plan de vie qui ne m'oblige plus à en sortir.

Usages de la cour, 25 juin 1767

Le roi, le jour de la Fête Dieu, va à la paroisse en carrosse à deux chevaux, il a un deuxième carrosse à deux chevaux qui suit ; et sur le premier montent le capitaine de garde, premier gentilhomme, etc., dans le second des seigneurs de la suite. Sur le premier se placent douze ou quinze pages. Les deux chevaux qui les traînent ont cinq pieds, dix pouces ; ils ne servent qu'à cela. Ils vont au pas. Le roi assiste à la procession sans flambeau ; il a une canne à la main. La reine va en trois carrosses à huit chevaux. Monsieur le Dauphin[8] va de son coté. Mesdames du leur. Tout cela est fort magnifique.

Charges de gouverneur

Les charges sont municipales, c'est Mr de Cassendy qui les donne. Mr de Choiseul[9] ne les a pas approuvées, et comme ceux qui en ont été pourvus ont voulu jouir des honneurs militaires, aux termes portés dans l'édit de création, Mr le duc de Choiseul fait mettre en prison ceux qui ont exigé les honneurs en toute rigueur, de sorte que les gens pourvus en ont beaucoup de décompte. Les charges sont payées sur la taille, imposition affectée au paiement des dépenses de la guerre ou des troupes, lesquelles ne suffisent pas à son premier objet, de sorte qu'il est à craindre qu'on ne soit pas payé dans la suite. Mr le duc de Choiseul ne laissera pas divertir les fonds destinés aux dépenses rôlées à son ministre. On peut en quelque façon regarder cela comme une subtilité dont le public, ou ceux qui ont donnés dedans, sont dupes.

Affaires économiques du roi

Le roi, dit-on, a sa banque et des effets commerciables qu'il fait valoir pour son compte. C'est Mr Bertin[10] qui les négocie pour lui, et qui lui rapporte, tous les mois, le produit des dits effets. Ces produits sont considérables. Il dit un jour à son valet de chambre, qui a des effets royaux, eh bien paye tout. On voulut changer une porte à Fontainebleau. Cela obligeait à refaire un plafond, et il en aurait coûté cher. Le roi aurait voulu que cela eût été fait. Ennuyé du retard il dit à l'architecte qui était chargé de la réparation : « Pourquoi cela n'est-il pas fini ? » L'architecte répondit que l'on ne pouvait pas aller aussi vite que l'on voudrait… « Convenez, dit le roi, que lorsqu'on paye mal on est mal servi… »

Sentiment sur Versailles, la Cour etc…

Le plus beau séjour du monde est négligé entièrement. Les beaux bosquets, le jardin, les eaux, qui faisaient l'admiration de ceux qui les ont vus dans leur état de perfection, sont dégradés. Les eaux ne peuvent plus jouer. Les bosquets se dégradent. L'orangerie aurait

[8] Il s'agit depuis la mort de Louis, seul fils de Louis XV en 1765, du futur Louis XVI né en 1754.

[9] Secrétaire d'Etat aux affaires étrangères de 1758 à 1761, puis à la guerre il cumule les deux fonctions à partir de 1766, et dirige alors la politique de la France au même titre qu'un premier ministre.

[10] Henri de Bertin, contrôleur général des finances de 1759 à 1763 puis secrétaire d'Etat.

besoin d'une réparation de 500 000 livres. Le château, même, dépérit ; si on voulait y faire tout ce qui est nécessaire, il en coûterait énormément ; 40 millions peut-être ne suffiraient pas. Où en seront les choses dans la suite ? Il est à craindre que l'Etat ne puisse plus soutenir la dépense énorme qu'il y aura à faire un jour. On remarque dans ce pays-là des choses qui révoltent ceux qui les voient rarement. Celles qui révoltent le plus sont les dégradations, en tout genre. Les sentiments sont abâtardis. Un écuyer, (on l'appellera comme on voudra), porte la queue de Monseigneur le cardinal de Luynes[11] avec la croix de Saint-Louis à la boutonnière. Les portemanteaux de Mesdames ont la croix de Saint-Louis. Cela est moins choquant véritablement, mais cela est. Pourtant des chevaliers de Saint-Louis ne sont pas faits pour porter la queue.

Façons d'agir des grands en France

Les gens en place sont inaccessibles. Non seulement les ministres, mais les commis, mais les secrétaires de ministres. Tout se rend invisible. Les grands seigneurs sont peu abordables. Ils font défendre leur porte. Les gens qui ont des affaires dans ce pays-ci sont à plaindre. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on le dit. Un étranger qui n'a aucune sorte de connaissances ne sait où donner de la tête. Les gens qui tiennent auberge le ruinent, les autres le rebutent. Il n'y a pas de milieu entre ces extrémités. Cet étranger doit être d'abord prévenu bien favorablement pour la nation lorsqu'il s'adresse à des gens qui lui rendent des services pour de l'argent. Rien de si aimable et de si généreux que ces gens-là. Ils s'empressent, ils se remuent, ils entrent dans vos vies, vos peines, tant que l'argent abonde. Si on a affaire avec des gens à qui on ne puisse donner de l'argent, quel contraste !

Commis des bureaux

Les commis, - par ce nom on entend tout ce qui est dans les bureaux – sont gens qu'il faut bien se garder de confondre avec les scribes de bureau qu'on trouve dans les provinces. Ce sont des gens instruits, fins et adroits qui connaissent les gens et par leurs actions, leur façon de se présenter, de parler, leurs liaisons, leur naissance…etc., il faut s'en méfier. S'ils ne peuvent pas toujours nuire, ils peuvent donner de mauvaises impressions, donner de mauvaises tournures aux affaires. Le sort des gens qui ont quelque chose à traiter avec les ministres est entre leurs mains. Ces gens ont des prétentions comme les autres, ils sont flattés d'être connus des gens en place, ils sont flattés des politesses qu'on leur fait, et ils font singulièrement attention à la façon dont on leur parle. Un homme qui parle froidement et avec politesse dans les bureaux, surtout avec cette politesse soutenue de la décence et de la dignité que l'on se doit à soi-même, est écouté bien favorablement. Au lieu de trouver des gens brusques et impolis, il ne trouve que des gens honnêtes et portés à rendre ce qu'ils doivent. M. de Mailly d'Haucourt[12] m'a été cité par M. pour le modèle qu'on devrait suivre. M. de Mailly le sait, il a de l'esprit, il s'énonce bien, et il ne supporterait pas patiemment qu'on lui manquat. Il parle poliment à cause de cela. Il n'y a jamais rien à perdre à se faire respecter. Il ne faut pas imiter le comte de Noailles, qui est bien éloigné de cette considération qu'il voudrait s'arroger par le respect qu'il a pour lui-même, respect mal soutenu. Lorsqu'il a à exiger quelque chose de quelqu'un… on le trouve d'une hauteur extrême. Cette hauteur, cependant, n'est pas de la dignité, c'est de la bouffissure. On était curieux, à sa réception dans l'ordre du roi, de la considérer : on remarque qu'il était comme les grenouilles. On ne l'aime pas à Versailles.

Différence de la Cour à la ville de Versailles

A moins que d'en être témoin, on ne conçoit pas la prodigieuse différence qu'il y a à Versailles entre la Cour et les personnes de la ville. A peine les personnes qui fréquentent la Cour se permettent-elles de loger dans la ville, lorsqu'elles font tant que d'y coucher, ce qui

[11] Paul d'Albert de Luynes archevêque de Sens en 1753, cardinal en 1756 et premier aumônier de la dauphine, mère de Louis XVI.

[12] Joseph de Mailly d'Haucourt (1708-1794) maréchal de camp en 1745, directeur général des armées des Pyrénées des côtes de Méditerranée et de la frontière des Alpes, maréchal de France en 1783.

arrive très rarement. Tout ce qui est de la Cour loge au château, et le monde du château n'a aucune ressemblance avec le monde de la ville. Il y a cent mille âmes à Versailles. Dans ce nombre il n'y en a pas une qui fraye avec la Cour. On n'entend pas par ce mot là ce qui est en charges subalternes au château. On entend par la Cour les personnes qui sont attachées au Roi et à la famille royale par un état auquel la naissance est requise. Ce qui est valet de chambre, femme de chambre, ou en fonction subalterne qui puisse être exercée sans naissance, n'est pas compris dans ce qu'on nomme la Cour.

Ministres

Les ministres ne font pas, en quelque façon, partie de la Cour. Ceux qui fréquentent leur maison ne sont pas non plus confondus avec ce qu'on nomme les gens de la Cour. Il y a pour ceux-ci seulement, cette distinction qui les sépare si fort des autres, à Versailles. Quoique ceux qui viennent à Versailles pour les ministres bien plutôt que pour le Roi ne soient pas gens de la Cour, cependant on ne les voit point confondus avec les gens de Versailles. Ils fréquentent bien les maisons des premiers commis ; mais c'est seulement pour y aller prendre, de temps en temps, quelque repas, hors de là ils n'y paraissent point. Comme il y a un monde infini à Versailles à certains temps, tous les gens qui ont à dîner sont exposés à avoir beaucoup de monde.

Petitesse des gens considérables – Gens en place dans les provinces

Ceux qui ont fréquenté la Cour sentent combien sont petits les gens que l'on trouve si grands dans les provinces. Les personnes qui y jouent le premier rôle, comme les gouverneurs, commandants …etc., que sont-ils à la Cour ? Les maréchaux de France, même y sont petits. Pour les lieutenants généraux, on ne les connaît pas plus que le commun des habitants. Qu'est-ce qu'un M. de Mesnil à la Cour ? Si on veut examiner ce qu'est un intendant, on trouvera quelque chose de bien mince. Ce qu'est un gouverneur dans les colonies, un intendant des colonies, un Mr de Solinos, de Magne, un Mr de Tras, cela ne fait pas même sensation dans les bureaux. Ces places-là sont si dépendantes des bureaux que l'on a lieu de s'étonner de l'erreur où l'on tombe quand on les connaît par le coté des privilèges et honneurs qui y sont affectés. Mais ce qui est d'une petitesse extrême ce sont les lieutenances de Roi. Comment les acquiert-on ? Quelque mauvais mariage indigne en donnerait.

Sentiment sur Paris et Versailles, août 1767

Que de tort ne se fait-on pas quand, à l'âge où se forment les habitudes, on se néglige sur les choses que le monde regarde comme essentielles.

Train de dépenses à Paris

Mr de Kempfer me dit qu'après avoir bien spéculé sur les dépenses de Paris, il ne le trouve pas si considérable qu'on se l'imagine, et que, en vivant en garçon, on peut avec 3, 4 ou 5 000 livres, vivre très décemment. On ne prend le carrosse de remise que pour les grandes visites, ou bien on s'arrange pour avoir le carrosse 2 ou 3 fois ou 4 la semaine. Le dernier parti me paraît le meilleur quand on veut vivre à Paris, car, quand on n'a que peu de temps à y passer, c'est autre chose. Quoique l'on puisse se former un genre de vie agréable n'ayant pas plus de bien que 4 ou 5 000 livres de revenus, je pense que cela ne me convient plus. Je suis trop âgé pour commencer une carrière nouvelle. C'en est une que de commencer à mon âge[13] d'aller vivre à Paris. Tout au plus puis-je m'arranger pour y passer un ou deux ans de suite, supposé que les circonstances me paraissent assez favorables pour aller postuler dans deux ans, ce que j'ai effleuré cette année-ci.

Savoir prendre un ton convenable

Je ne dois plus m'abuser sur mon compte, je sais parfaitement à quoi m'en tenir, je ne suis pas propre à faire fortune. Je n'ai ni le ton ni l'allure qu'il faut pour réussir auprès des gens subalternes. Il faut avoir l'air de supériorité avec eux, je suis bien éloigné de cette supériorité. Il faut avoir au moins l'air de l'égalité ; j'ai trop de répugnance à faire ce qui peut me mettre de niveau avec des gens dont je ne fais pas grand cas pour que je puisse espérer de

[13] Il a quarante-huit ans.

vaincre ou de cacher cette répugnance ; le ton de l'égalité, de l'amitié, de l'aisance, va avec des amis et pas avec d'autres. Le ton de circonspection et d'égard, qui est placé vis-à-vis de gens fort supérieurs à nous, n'est pas fait pour être employé vis-à-vis des gens qu'on regarde comme inférieurs.

Science du monde

Les différents tons sont la science du monde, science très nécessaire dans ce siècle-cy, science d'où nous tirons tout l'agrément de la vie et même les moyens de nous avancer. science qu'il ne faut jamais négliger dans quelque position qu'on puisse se trouver, science très aisée pour celui qui la cherche de bonne heure, science qu'on n'acquiert plus quand on a passé le temps qu'on peut nous la faire apprendre, science dans laquelle on peut s'exercer quoiqu'on soit loin du grand monde. Pour cet effet, il faut s'observer de façon qu'on ne se néglige jamais vis-à-vis de qui que ce soit. Il faut parler à toute personne avec cet air honnête, aisé et poli, qu'on a dans le grand monde. Il faut s'observer sur les termes, et se rendre propre tout ce que l'on a reconnu être convenable dans le monde. Dès qu'on s'est accoutumé à la contenance, au ton, et à l'air, et à la décence dont il s'agit, on ne se trouve jamais embarrassé de soi-même vis-à-vis de qui que ce soit. Et voilà la position où il faut savoir se mettre. Quand on part de cette position, on a de grandes avances. L'Enfant,[14] dont j'ai souvent admiré le bonheur, ne se procure de l'agrément que par de tels moyens. Paris et tous les lieux du monde sont délicieux pour lui. – J'aurai l'avantage de jouir des mêmes agréments si je voulais être plus naturel, et si j'avais moins de prétention. Ne pouvant plus me réformer sur cela je dois songer à préserver du moins des inconvénients d'une contrainte gênante les gens auxquels je dois mes avis. Le camp de Soissons doit m'éclairer sur ce que je vaux, et sur l'opinion qu'on peut prendre de moi. Suis-je en état de discuter les choses qui ont trait à la science des manœuvres et autres choses qui se font au camp.

Année 1769

Sentiment sur Versailles

Un homme qui veut faire sa fortune n'a qu'à bien se conduire dans ce pays-ci. Il en viendra à bout : il faut aller sagement, savoir attendre, faire beaucoup de pas inutiles et profiter de l'occasion, elle se présente à la fin. Il y a dans cette vie là des moments d'ennui et des moments de satisfaction. Se répandre beaucoup est le moyen de connaître les hommes, on en connaît de fort aimables dans ce pays-ci, de fort instruits, c'est à dire de fort adroits et fort bons à entendre ; chemin faisant, donc on cause agréablement, on attrape des dîners, et lorsqu'on est agréable on en a tant qu'on veut. Ce n'est pas ici le pays des gens maussades ; on les fuit comme la peste. La vanité est lasse des actions du monde, et cette vanité prend des formes toutes différentes. Les grands de ce pays-ci sont invisibles. Ils mettaient autrefois leur vanité à avoir une Cour, à donner à manger, etc… tenir un grand état ; ce sont les gens de tout ordre qui ont hérité de cette sorte de grandeur. Les premiers commis se piquent aujourd'hui de toutes ces choses là. Ils ont leur bureau ouvert à certaines heures. On dirait que c'est pour recevoir la Cour. Ils ont une bonne table. Ils y prient d'une manière tout à fait cavalière ; et comme à Versailles il y a toujours un nombre infini de gens qui cherchent des dîners, la façon dont on les prie ne leur fait pas sensation. Un désordre en amène un autre, c'est avec raison qu'on le dit. Tout est désordre ici, et personne ne paraît pour mettre l'ordre. La machine va cependant et quoique tout le monde convienne qu'elle va mal. Chacun fait ce qu'il sait bien qu'il ne devrait pas faire. On est d'une avidité extrême ici. On demande avec impudence, et il n'y a sorte de moyens qu'on ne prenne pour avoir. Le plus effronté est le plus heureux. Voilà pourquoi l'effronterie est en quelque façon une nécessité. Dès qu'on se trouve en concurrence on se permet tout pour l'emporter sur les concurrents. On s'embarrasse peu de détruire un homme dès qu'il peut vous croiser. L'homme détruit ne trouve ni secours, ni commisération. On l'écoute s'il parle de son malheur en peu de mots ; on a l'air de le plaindre, on blâme le

[14] Le chevalier de l'Enfant, son ami.

ministère, mais le malheureux trouve à peine quelque conseil. On n'est point ici ce qu'on paraît. On a l'air opulent, on est gueux. On a l'air d'un personnage, on est moins que rien. Thalie[15] fait qu'on a entrée partout. Il est vrai qu'elle ne donne que l'entrée, les gens de ce pays-ci sont clairvoyants et ils sont bien aises de savoir ce qu'est un nouveau visage. On toise les gens bien vite, et la prévention fait souvent le sort d'un homme ; il faut qu'il se dépêche lorsqu'elle est favorable. Les mauvaises qualités trouvent aisément grâce parce qu'elles sont jugées par des gens qui n'en ont pas de bonnes. Ainsi, qu'un homme ait par devers lui de vilaines actions, pour peu qu'il soit soutenu et accueilli, il peut aller la tête levée comme l'homme le plus irréprochable ; et si la faveur l'élève un peu il sera tout aussi bien l'idole de la Cour quoique couvert d'opprobre, tout comme s'il était le parangon de l'honneur. Rien n'est à sa place ici, chacun veut monter plus haut qu'il ne le doit. Les abus, ces désordres, sont un courant qu'on ne songe pas à arrêter. Il y a une règle pour les chaises à porteur, les porteurs la violent impunément ; on s'en plaint, c'est en pure perte, ils donnent 4 livres par semaines pour avoir le privilège de porter et d'être insolents. Si on châtiait leur insolence, et si on les empêchait de se taxer trop, quoique les courses soient réglées, ils ne donneraient peut-être que 3 livres par semaine. Les hôtels garnis, tels que le juste hôtel Dujour etc.. sont des écorchoirs où on enlève impunément la peau. Quelque prix qu'on mette aux choses personne n'y remédie. Ce sont les gens du bon ton qui sont dans ces endroits-là, et les gens du bon ton ne trouvent rien de cher. Les ministres n'étant point affables, ni abordables, la place de premier commis devient d'une grande importance, et celles des gens en sous-ordre le devient à proportion de la peine qu'on a à voir les ministres. Une place qui est exercée avec une sorte de dureté criante, c'est celle de suisse, et comme on a envie de voir et de parler il n'y a sorte d'indignité que l'on n'endure de la part des suisses. La femme ou la fille du premier commis est en représentation. On lui présente tout le monde, et elle se plaint de l'ennui que lui cause cette représentation. Elle se plaint de la peine qu'elle a de retenir les noms. Chacun en un mot fait ce qu'il veut, et ce qu'il ne devrait pas faire.

Injustice des gens en place – Perversité dans les principes et l'administration

Ce que j'ai oui dire des gens en place dans ce pays-ci est affreux. Ils sont capables des injustices les plus atroces ; et ce n'est pas par aveuglement ou ignorance qu'ils les commettent, il y a toujours quelqu'un qui leur fait entrevoir la justice et la vérité : mais ils ne changent rien pour cela à leurs résolutions. Les injustices sont si fortes que des commis en sont révoltés, et mettent à cause de cela une tiédeur infinie à leur besogne. Parmi ceux-ci, il y en a peu qui ne s'empressent à servir les passions de ceux de qui ils dépendent, mais, parmi les plus honnêtes d'entre eux, il n'y en a pas un qui sacrifia sa place à l'amour de la justice, ils se contentent de faire de temps en temps quelque bout de mémoire pour représenter l'injustice, et si on y a égard tant mieux, sinon cela leur est égal. Ce n'est pas le droit, c'est la protection qui engage les ministres à décider. Celui qui n'est étayé que de ses bonnes actions est bien faible ici et s'il lutte contre un laquais protégé, il est sacrifié. Les « *fas et nefas*[16] » ne sont pas distingués. L'habileté est le premier droit. Un secrétaire de ministre, en sept ou huit ans, acquiert des biens immenses. On compte 1 500 000 livres à C. P. et B a plus de 100 000 livres de rentes. Cela peut-il être sans un peu de prévarication. Un premier commis de contrôleur général, en se faisant adjuger des parts dans les différences fermes, se fait 100 000 livres de rentes. M. Chromeau avait six parts de fermier général, chaque part est de 10 000 écus ; il avait dans les postes, dans les fermes quelconques et combien d'autres n'ont-ils pas. Qu'on ne soit pas étonné, après cela, si l'Etat est obéré. Qu'on ne soit pas étonné de l'impudence des commis, de la dureté des ministres, de la bassesse des gens de tout état qui viennent à Versailles. Tout demande, et pour avoir, que ne fait-on pas ! Il semble que l'esprit de tout le monde ne soit tendu qu'à chercher les moyens d'attaquer. Quel pays ! C'est un bois. Véritablement, c'est ce que l'on obtient qui fait trouver la vie agréable. Ainsi, il n'est pas

[15] Muse de la comédie.
[16] Le juste et l'injuste.

étonnant qu'il se trouve tant de demandeurs. Tout le monde veut jouir de l'agrément de la vie, et comment feraient la plupart des gens qui ont le goût du plaisir s'ils n'avaient pas de quoi se le procurer.

Désordre dans l'administration

Le désordre règne ici, et ne prend pas la peine de se cacher. Quels coups de poignard pour un homme qui aime la patrie. De quoi est-on occupé ici ? Où sont les hommes qui ont à cœur la gloire de l'Etat ? Que montre-t-on au public qui puisse lui élever l'âme, et le porter à des sentiments qui puissent tourner au bien de l'Etat ? A quoi emploie-t-on le temps, l'argent, l'esprit, les ressources de l'Etat ? On montre, aux approches du jour de l'an, quelques petites pièces de porcelaine. La nation doit être bien glorieuse de cette montre. Tous les vices du siècle donnent un véritable dégoût à l'honnête homme de la vie de société. Peut-on, avec des principes, se charger d'aucun emploi ? Est-on en sûreté, dans quelque partie d'administration que ce soit, lorsqu'on a des principes.

Vie retirée

Y a-t-il un parti plus sage à prendre lorsqu'on souffre de tout ce qu'on voit dans le monde que celui de s'en retirer mais en s'en retirant il faut rompre tous les liens qui peuvent nous rappeler à lui. On y tiendra encore par quelque chose si on se rappelle le souvenir des moments agréables qu'on y a passés sans mettre à côté les dégoûts qu'on y a essuyés. Il est un âge où l'esprit encore vigoureux peut prendre un parti sans montrer de la faiblesse. C'est dans cet âge où on doit se déterminer sur la fin, c'est-à-dire sur la manière dont il faut songer à finir. Il faut éviter soigneusement l'air d'être contraint au parti que l'on prend. Le prendre de bonne grâce, sans se plaindre, sans se repentir, sans regret, et cela bien cimenté. On porte dans sa retraite une âme exempte des misères du siècle.

Année 1770

Versailles, conduite à tenir

On se tourmente beaucoup ici, on s'agite sans cesse, on est inquiet, on est jaloux. On veut supplanter, on cherche la faveur. Que des peines ! Sans faire tant de choses que ne se laisse-t-on aller à sa destinée ! Que ne se présente-t-on honnêtement pour demander des choses honnêtes ! Que ne reçoit-on tranquillement les refus, les échappatoires, les choses qu'on regarde comme désagréables ! La tranquillité avec laquelle on prend tout cela en diminue tout le désagréable ; et cette tranquillité fait peut-être plus d'effet pour le succès de ce qu'on souhaite que la peine et le tourment. On s'abuse sans cesse. On croit avoir fait une action héroïque, une action de vertu, parce qu'on a mis une mauvaise petite enveloppe d'honnêteté à une manœuvre dictée par l'intérêt, la fausseté, ou autre mauvais principe. L'homme qui se regarde lui-même comme un miroir d'honneur trouverait sa glace bien sale s'il n'avait soin de se déguiser à lui-même que l'on ôte sans cesse une crasse immense. Ce que l'on appelle vertu chez une infinité de gens n'est qu'un vice masqué. On fait un mémoire, on écrit une lettre, on met du travail à l'un et à l'autre, pourquoi ? C'est pour en masquer le vicieux. Dépouillez le fond d'une affaire de toutes les raisons qu'on s'est donné la peine de chercher pour la montrer juste, convenable, c'est alors qu'on sera en état de juger si elle est belle. On se donne du tourment pour chercher un dîner ici ou à Paris dans les meilleures maisons. Qu'a-t-on gagné à cela ? Si on y réfléchit bien, on aura regret à avoir tant fait pour se procurer de tels dîners. Ce n'est pas qu'il faille se priver de voir les gens. Au contraire, c'est en les voyant qu'on gagne près d'eux. Mais c'est à gagner leur estime et non pas leur dîner qu'il faut travailler. Il ne faut pas se refuser à ces dîners lorsqu'on y trouve la véritable satisfaction. Mais ce n'est que dans ce cas là qu'il faut se laisser aller à cette sorte de bienséance. On fait des visites, on les réitère, on n'est pas reçu. Il semble que l'on mette une sorte d'opiniâtreté à percer dans l'intérieur d'une maison dont l'entrée est en quelque façon défendue. C'est le moyen de la faire encore plus défendre. Il faut se prêter à ce qui se présente ; c'est assez faire. La vie est longue, les scènes qui la composent ne sont pas si

variées qu'elles ne se présentent plus d'une fois. Ainsi, c'est assez que de profiter des occasions sans vouloir forcer nature.

Versailles, adresse des gens qui l'habitent

Les gens qui viennent dans ce pays-ci intéressent les gens des bureaux par leur seule présence. Les premiers commis et ceux qui ont à dîner sont forts aises de voir chez eux du monde, on leur fait plaisir lorsqu'on leur demande à dîner, et, ne fit-on autre chose que dîner souvent chez eux, on a en quelque façon droit à leur amitié. Les gens habiles se montrent donc beaucoup ici ; ils ont des attentions pour les maisons où on veut du monde, et par l'habitude qu'on a de les voir ils deviennent intéressants. Il faut prendre garde de prêter le flanc à Versailles. Les gens les plus habiles sont perdus s'ils laissent voir leur faible. Ce pays-ci fourmille de gens adroits qui saisissent le coté faible, et, par un *lazzi*[17] ou un bon mot donnent un ridicule que rien n'efface plus. On est extrêmement clairvoyant dans un pays où tout ce qu'il y a de plus habile met en usage la plus fine politique. Les gens qui obtiennent des places qui les mettent en relation avec les ministres doivent bien prendre garde à leur début. Il faut s'accréditer avant que de prendre un certain ton. Les premiers commis, qui font toutes les expéditions, ont une influence fatale dans les affaires. Il faut prendre garde de les choquer dans les dépêches qu'on envoie. Il faut tacher d'être bien avec eux, de loin comme de près. Si ce qu'on fait ne leur plaît pas, ils trouveront toujours le secret de le faire trouver mauvais au ministre. Le grand art dans le monde est celui de ne se mettre personne à dos. Il y a une sorte d'anarchie qui révolte les gens bien intentionnés. S'ils sont sages ils cèdent un temps et ne cherchent pas à le corriger. Les gens qui ne sont pas bien intentionnés profitent de l'occasion, ils font leurs affaires.

Versailles, le 26 juillet 1770 : sur l'ambition

Quel inconvénient y aurait-il à prendre une route qui n'est pas frayée. Tout le monde demande, on est insatiable, on tourmente les ministres. Tout le monde regarde comme imbécillité la modération, et, tout bien considéré, rien n'est plus propre à nous rendre heureux, à nous rendre honnêtes, libres, généreux, vertueux, indépendants, et tels que nous devons être. Accoutumons-nous à nous contenter de peu, mais que ce peu soit au-dessus de ce que l'on recherche pour en être dégoûté dès qu'on l'a acquis. A quoi servent tant de choses que l'on se tourmente pour amasser. En sommes-nous plus savants pour avoir des bibliothèques. Quand même nous aurions la science, en vaudrions-nous mieux. Tant de fatras étouffent ce peu de bon qu'on peut posséder sans être surchargé. Combien de fois dans la vie n'élague-t-on pas ses possessions pour faire une réunion de convenance. Combien de gens ne sont ni heureux, ni tranquilles, ni contents, parce qu'ils ont trop. Et, puisque le trop est nuisible, que ne se détermine-t-on pas pour le peu suffisant. Peu d'amis, mais choisis, peu de connaissances, mais profondes, peu de fantaisies, mais bien dirigées, voilà ce que l'homme sage doit avoir en vue.

Année 1771

Agrément des maisons de campagne et de la vie qu'on y mène près Paris, août 1771

La vie de la campagne paraît douce aux environs de Paris. Tout bien considéré, ce genre de vie là n'est pas fort éloigné de ce que peut rechercher de plus satisfaisant un homme qui a vu et pesé les avantages et désavantages des diverses situations de la vie. On voit pendant l'été les routes des environs de Paris très fréquentées par les gens qui font leur séjour dans cette capitale. Les uns vont chez eux, les autres vont chez autrui. Tous ont pour objet le délassement, le plaisir qu'on goûte à la campagne, le goût naturel qu'on a pour les bois, la verdure, la promenade, et la liberté que donne la vie champêtre ; et on peut dire que tous se livrent selon leur caractère au but qui leur a fait quitter Paris. Que résulte-t-il de là ? Une vie très douce, et cela doit être, car on n'éprouve, pendant tout le temps que dure la belle saison,

[17] Plaisanterie bouffonne.

aucun événement qui soit capable de jeter du trouble dans cette tranquillité qu'on a en vue. Comment en éprouverait-on ? On n'est occupé de rien de chagrinant. Les propriétaires des maisons qui réunissent tout ce monde là (on ne parle ici que des gens aisés), ne se mêlent point de l'exploitation de leurs terres. Si les récoltes sont bonnes, ils en sont bien aises. Si elles manquent, ils n'en diminuent pas pour cela leur train, ni leur genre de vie. La table est toujours bien servie, la maison reste toujours bien meublée, et ceux qui y sont reçus y trouvent leurs commodités et bonne chère, ne sont rappelés par quoi que ce soit au sentiment pénible qu'existe le malheur. On entend bien parler de la misère qui accable les laboureurs et les paysans, mais on est à mille lieues, dans le fonds, de cette misère. Aussi n'est-on guère touché. Il n'y a que ce qui agit immédiatement sur nous qui puisse faire une impression bien sensible. On entend dire que les grains ont manqué, on entend dire qu'il en est de même des pêches, des cerises, mais, quelque rares que soient ces fruits, on n'en manque pas.

Année 1772

En partant – Opinion sur Paris, 10 mai 1772

Il est incontestable que la vie est plus douce à Paris qu'ailleurs, la politesse, l'aménité y sont naturelles, ne coûtent à personne, et font les délices de la vie. Il est incontestable qu'à tout âge on trouve à s'assortir et à se faire un genre de vie très agréable, et il l'est d'autant plus qu'on se trouve à portée de former des liaisons avec les gens du plus haut rang. Toutes ces choses là n'empêchent qu'on ne puisse se faire en province un sort agréable. La société n'y est pas si douce mais elle n'est pas génante, on ne se dérange guère pour elle. L'âge où on se trouve au reste doit décider du genre de vie qu'on adopte. Après 50 ans on ne fait plus sensation dans la société et on va toujours en perdant.

Année 1781

Conduite près des ministres, avril 1781

Le grand art des gens qui ont des affaires près des ministres c'est de savoir saisir le moment de l'à-propos. Il faut pour cela n'être pas pressé et savoir attendre. On impatiente un homme en place quand on prend mal son temps ; il est révolté de l'obstination avec laquelle on poursuit une audience particulière ; il est si pressé dans d'autres moments qu'il n'a ni le temps d'écouter une affaire, ni de la traiter à fonds ; il étrangle la besogne, et on est aussi peu exaucé que si on n'avait rien dit. Mais l'homme adroit sait se posséder. Il regarde à la physionomie de l'homme en place. Il l'aborde quand il lui trouve l'air serein et bien préparé. Il a l'air de craindre de l'importance. Il sait intéresser par la manière de s'y prendre. Il sait s'arrêter où il faut. Il ne court pas le risque de perdre pour vouloir trop gagner. Il avance peu à peu, et se fait savoir gré de sa discrétion. Un des grands moyens de réussir près des ministres et autres, c'est le don de s'énoncer. Quel avantage que celui-là. On est sûr d'être écouté favorablement quand on s'énonce agréablement. Un ministre est flatté d'une cajolerie bien tournée. Il se pique de ne pas rester court. Il veut que sa réponse soit agréable, et riposte, tout cela sert admirablement. Le commerce le plus lucratif et le plus sûr, c'est celui des paroles, on n'y perd jamais quand on l'entend bien et on est toujours sur de gagner car il n'y a pas grand fond à faire.

Année 1782

Observation sur Paris, 1782

J'ai été huit ans sans paraître dans ce pays-ci. J'ai remarqué en y revenant des changements très considérables. Ceux qui frappent d'abord, et qui frappent le plus, sont ceux que produit l'architecture. Il semble que la manie générale des gens opulents ait été de décorer leurs maisons de tous les ornements d'architectures les plus recherchés. Les embellissements qui sont dépendants de l'architecture et dépenses de construction, les jardins, les promenades publiques, plantations, chemins, et tout ce qui sert au public, tout cela a été porté à un point de dépenses étonnant. L'intérieur des maisons a été décoré en proportion de l'embellissement et agrément extérieurs. Tout est aujourd'hui recherché. Tout est élégant, de bon goût, et très bien entendu. Les commodités, également, ont été multipliées, on s'est donné plus de cabinets,

garde-robes, et antichambres qu'il n'en fallait autrefois. Tel qui n'avait ci-devant qu'une chambre veut qu'elle soit précédée non seulement d'antichambre, mais il lui en faut deux, on ne peut sentir les gens si près de soi. Le luxe n'a pas augmenté en habits, au contraire ; on a cherché la commodité. Les gens du bel air, les grands seigneurs, les princes se font un plaisir de se mettre dans la foule. Cet exemple ne produit peut-être pas un mauvais effet, car il borne la dépense de ce coté là ; chacun veut avoir l'air dehors simplement mis, et d'avoir, même, des domestiques qui aient cet air là, des chevaux, équipages etc. de même. Il est vrai que l'on cherche à raffiner. Les singularités se font encore plus remarquer dans l'ajustement des femmes, et ne leur sont pas avantageuses, ce me semble. On voit des têtes ridiculement grossies par les coiffures, et par les touffes de cheveux postiches dont on les charge. On a secoué à cet égard là le jonc qui, autrefois, contenait. On l'a secoué dans l'intérieur de la conduite. Comme on veut vivre on se grise, on ne se met guère en peine de la façon dont vivent les autres. On est indulgent parce qu'on a besoin d'indulgence. L'égoïsme rend indifférent sur la chose publique. Que les maris, que la façon de penser, que l'esprit national ou patriotique, que l'honneur et les bienséances, en un mot que tout ce qui devrait porter les esprits au bien et à l'avantage général soit mis en oubli, qu'importe, pourvu que le particulier se satisfasse. Ce n'est pas qu'on approuve hautement ce qui blesse diamétralement les bonnes mœurs, les principes universellement reçus. On n'en est pas venu encore à ce point du compte, mais on ne s'élève pas comme on le devrait contre les gens qui se permettent des choses criantes. Il arrive de là que des actions d'éclat qui mériteraient les supplices ou l'infamie ne sont point punies, ne font même pas grande sensation. Les tribunaux, le ministère public se trouvent aussi peu sensibles que les particuliers à ce qui intéresse l'ordre et le maintien des règles. L'esprit de liberté qui a gagné tous les ordres de l'Etat a produit les effets qu'il devait naturellement produire. Tout le monde s'est mis à son aise, à commencer par les premières têtes de l'Etat. L'étiquette gênante qui mettait des entraves à tout a été bannie. La grandeur s'est abaissée, s'est familiarisée. Les états subalternes se sont mis à son niveau en s'élevant, et les nuances qui marquaient la différence des rangs ont disparu, de sorte que les premiers rangs ont en quelque façon dégénéré, les derniers se sont rapprochés. Il n'y a plus de ces maisons qui, de tout temps élevées au-dessus des autres, soutenaient leur dignité par un air de grandeur et de magnificence qui les faisait respecter. Les maisons étaient le soutien de bien d'autres qu'elles protégeaient, et comme il s'y conservait un esprit et un ton de supériorité en tout genre, l'Etat y trouvait des hommes capables d'en soutenir la gloire ; car, lorsqu'on est né dans un rang qui porte naturellement aux grandes places, on prend naturellement l'esprit et les sentiments qu'il faut avoir pour occuper les places éminentes, et on les remplit bien lorsqu'on y parvient. Mais où prendre les hommes qui doivent soutenir la gloire d'une nation lorsque tout se trouve de niveau. On les prend pour ainsi dire au hasard ; on prend à coup sûr des intrigants, des gens que la faveur seule élève. Qu'arrive-t-il de là ? C'est que, lorsque quelque grande place vient à vaquer, une infinité de gens la briguent, sans capacité ni sentiment ; trente personnes d'un mérite très commun et peut-être sans aucun espèce de mérite se présentent pour remplacer.

L'école militaire

Une des choses qui frappe le plus à l'école militaire[18] c'est la somptuosité du bâtiment. Il semble qu'on n'ait en vue que d'élever un monument de magnificence. Car toute cette beauté n'est pas nécessaire pour loger des jeunes gens très pauvres. Il en est de cet établissement comme de celui des invalides, il eût été mieux placé dans quelque province. Il faut mettre de pauvres consommateurs dans des pays où la consommation n'est pas chère. Au reste tout est bien tenu à l'école militaire. Il y règne de l'ordre et de la propreté. Cette propreté se fait remarquer dans les cuisines etc., les chambres, corridors, et dans tout ce qui est propre aux élèves. L'instruction y est bonne, les professeurs sont bien choisis, mais les places ne sont

[18] Fondée par Louis XV en 1751, l'école militaire est une des grandes œuvres de Gabriel. Elle a été ouverte en 1756 mais les bâtiments sur le champs-de-Mars n'ont été édifiés que de 1768 à 1773.

pas toutes bien remplies, il y en a où les ministres ont mis des gens peu propres. Il y a d'autres places inutiles ; où on a mis des gens uniquement pour les placer, en France cela se remarque fréquemment : on fait des entreprises pour faire gagner des entrepreneurs, on détruit également pour faire gagner ; à quoi a-t-il tenu qu'on ait tout démoli à l'école militaire.

Concert spirituel

Depuis 10 ans que je ne l'avais entendu, je ne me suis pas aperçu d'autre différence que d'un peu plus de raffinement dans le goût de la musique. Il est sûr que le goût en tout genre est porté fort loin. Cela fait penser à celui des Athéniens.

Mœurs

Il est sensible que les mœurs se sont fort radoucies, et se sont tournées du côté de l'aménité. Il semble qu'on ne voye plus guère de ces gens qui avaient l'air de morguer les autres, de ces petits maîtres qui jouaient la légèreté et l'étourderie, de ces jeunes gens en un mot qui avaient l'air de se faire gloire de leurs ridicules. Chacun peut aller à son but sans trop s'embarrasser des autres, ni sans chercher à se donner en spectacle. Il paraît qu'on a le tact meilleur sur la véritable honnêteté d'où il suit qu'il arrive bien moins d'affaires relatives au point d'honneur. Je ne sais si cette envie générale de jouir paisiblement de tous les agréments de la vie n'étouffe pas le germe qui produit les grands ? Comme la plupart des gens se contentent du degré de considération que leur donne leur état ou leur manière de vivre, ils ne cherchent pas à s'élever. Etre au pair des gens de leur classe cela leur suffit ; et combien de classes qui se croient peut-être au dessus de celles où on prend les ministres ! Il arrive donc que les grandes places ne tentent pas autant qu'autrefois. Les gens qui seraient peut-être le plus en état de les remplir ne les ambitionnent pas ; on prend donc les hommes d'Etat parmi les gens ordinaires. Et comme, parmi ceux-ci, il s'en trouve très grand nombre qui sont plus instruits qu'on ne l'était autrefois, il y a à choisir parmi un plus grand nombre de gens ordinaires. Cette remarque ne paraît pas donner à fondement. En général, les individus des dernières classes des citoyens ont gagné en lumières et connaissances de toute espèce, et cela fait que les gens d'un ordre plus relevé, quand même ils n'auraient pas baissé, paraissent moins élevés par la comparaison qu'on fait d'eux avec ceux qui se sont élevés à peu près à leur hauteur.

Course des chevaux à Vincennes

Ce spectacle n'est pas toujours frappant. J'y ai vu Mr le comte d'Artois, et Mr le duc de Chartres très peu accompagnés, et si peu remarquables par leur train qu'il fallait les connaître pour savoir qui s'était. Les courses faites par 12 chevaux seulement à la fois et sans qu'on donna le signal du départ des premiers chevaux n'avaient pas l'air d'un spectacle. Les curieux, quoiqu'en assez grand nombre, ne faisaient point foule comme dans certaines fêtes où on a de la peine à passer.

Longchamps

Les courses de Longchamps ne présentent pas toujours un spectacle curieux. Il faut, pour que ce soit, que la journée soit belle. Pour peu qu'elle soit pluvieuse, les beaux équipages ne sortent pas. Le peuple, qui fait foule ordinairement, ne se montre pas. On ne voit guère qu'une grande quantité de carrosses à la suite l'un de l'autre, dans une promenade fort longue.

Jardins

On entend à merveille à présent l'art d'embellir un terrain comme celui de décorer une maison et la rendre commode. Il y a sur l'art de tirer parti d'un terrain qu'on veut embellir, des principes connus, et dont on ne se doutait pas autrefois. Il faut d'abord bien envisager le dit terrain, dans un temps où rien n'empêche de découvrir l'horizon et les parties du terrain proches ou lointaines qui peuvent le plus contribuer à la beauté des points de vue. L'hiver est la saison la plus propre à faire ces observations : les arbres, alors sont dépouillés de leurs feuilles et n'empêchent plus de voir. Il faut encore considérer l'effet de la lumière sur les points éclairés, car, si on peut tirer de quelque bel effet de ce genre un agrément, il faut ne pas

le manquer. Ce sont les inclinaisons du terrain qui y donnent lieu. Un terrain plat et uni ne produit qu'une uniformité maussade. Pour tirer de chaque point où le terrain change de position ou de nature tout le parti possible, il faut bien en étudier l'aspect, se porter souvent dans les endroits les plus avantageux et, lorsqu'on s'est décidé pour ceux qu'on veut faire servir à l'embellissement d'une maison, il faut y placer un piquet afin de fixer les endroits où on fera des (?) d'où on porte la vue de chaque coté. Afin de tirer de chacun le parti le plus avantageux, on imagine tout ce qui peut servir à embellir davantage cette station soit par des allées, soit par des bosquets, des salons de verdure, charmilles… etc., on pratique pour se rendre à chaque station des chemins aisés. Il n'est pas nécessaire, si une des rampes du terrain monte que les communications soient en ligne droite ; des chemins tortueux ne sont point désagréables, il faut qu'ils soient faciles, il faut éviter les parties anguleuses, et, s'il y a quelques endroits de ces communications où on puisse pratiquer des points de repos, il n'y faut pas manquer.

Pourquoi les Parisiens sont-ils plus instruits que les autres

Sans se donner la peine d'apprendre, ce qui coûte beaucoup de soins et d'application, on peut, sans étude acquérir à Paris des notions générales de toutes sortes de choses. On a mille moyens pour cela. Quantité de gens très instruits, qui sur une matière, qui sur une autre, sont répandus dans les assemblées, les spectacles, les promenades, les cafés, les loteries. Quelque part où l'on puisse se trouver, on en rencontre. La conversation les met à même de raisonner sur ce qu'ils savent ; ils en parlent conséquemment, très pertinemment. Pour peu qu'on soit attentif à écouter, on apprend sans effort et sans peine : ce qui se répète fréquemment. Les spectacles sont une véritable école où l'esprit ne peine point. Combien de gens ne sauraient sans eux ce que c'est que comédie, tragédie, ballet, opéra. Sans avoir la peine d'ouvrir un livre, d'en feuilleter beaucoup, on apprend ce que c'est qu'Achille, Agamemnon, Cinna, Brutus. Ces noms-là, qui sont d'abord inconnus, occasionnent des questions. L'on a pleuré à la représentation du Cid, de Zaïre. On s'intéresse pour les personnages qui ont excité notre tendresse. On veut savoir ce qu'ils sont. Par ce seul moyen on peut très bien acquérir une teinture de fable, d'histoire, de littérature. Il y a toujours quelque trait dans ce que nous voyons et entendons qui nous frappe et nous reste. Tantôt, c'est l'exploit de quelque paladin qui fait son impression, ce sera un trait de morale, une saillie, un tour de phrase. Petit à petit on ramasse, et enfin sans avoir sué, l'on peut passer pour un homme qui a de l'acquit. Bien des gens savent, sans avoir lu Vitruve, ce que c'est qu'architecture. Ils seront même assez connaisseurs. On entend dire que la colonnade du Louvre est un morceau admirable. On s'y arrête. On regarde. Quelqu'un se rencontre-t-il là, et vient-il admirer de son côté, il se réécrira sur la beauté des proportions qui règne dans tout l'ouvrage qu'il examine en détail, nommant les différentes parties selon les termes de l'art. On remporte de ce petit moment de curiosité l'idée et le nom de corniche, de frise, d'architrave etc. Une autre fois on s'y arrêtera encore un peu. On apprendra ce que c'est que le chapiteau, l'entablement etc. ; et, dans l'occasion, on pourra se faire honneur de ces noms-là. Sans songer à rien, en promenant, on passe devant des statues. On les examine. On sait que celles de Conston, de Girardon, Vanclève, Puget, sont les plus estimées. On fait une plus longue station devant celles qui portent ces noms-là. On veut savoir ce qu'elles représentent, et, enfin, l'on apprend que l'une est la copie du gladiateur, l'autre de l'Hercule Farnèse. Sans avoir fait autre chose que de se promener, on a appris l'histoire de Milon le crotoniate, d'Avius et Peta, du géant Encelade, et de tant d'autres choses qui sont représentées sur le marbre. Car ce sont tout autant des morceaux d'histoire et des représentations de toutes les parties.

Comment doit-on envisager Paris

Peu de gens y jouissent d'un état bien tranquille. On n'a véritablement pas le temps de s'attacher à quoi que ce soit, parce que trop d'objets différents occupent. La société y est bien moins liée que partout ailleurs. On se voit rarement, quand on se voit on n'est pas si longtemps ensemble. Bien des gens sont une partie de leur journée en carrosse. Ils songent à

ne pas manquer tel spectacle, la promenade. Le temps qu'il faut pour se rendre dans tous les lieux, et pour s'en retourner, est très considérable. On peut dire que ce sont des voyageurs perpétuels. Le moyen de former une liaison solide avec des gens dont on ne saurait jouir, c'est la même chose dans les femmes. Quoique la plupart un peu plus sédentaires par le défaut d'équipages, il faut beaucoup d'extérieur. C'est une suite de ce mouvement perpétuel car, comme l'on se voit peu de temps, on ne saurait approfondir ni le caractère, ni les qualités, ni le savoir. Ainsi, il suffit de pouvoir soutenir un court examen pour être réputé tel qu'on veut se donner. Il faut même aller au devant de l'examen, il faut s'afficher, on est cru sur sa parole. Une discussion un peu exacte prendrait trop de temps, on aime mieux croire tout que d'avoir la peine d'approfondir. Un homme viendra, couvert de brillants, annoncer qu'il est impossible qu'il ne soutienne un service, n'ayant pas de pain à manger. Tout le monde croit qu'il est juste que la Cour ait égard à sa situation. Il s'est dit pauvre, on le croit tout d'abord. On n'a pas fait attention qu'il avait sur lui pour plus de 15 000 livres de bijoux. Ce qui prouve bien le faux du raisonnement général, c'est l'exemple du contraire. Un autre homme est réellement pauvre. Il est dans une situation à mériter des grâces. Il se présente pauvrement décoré. Il est jugé sur la modicité de sa parure et de son extérieur ; et, d'un commun accord, on prononce qu'il faisait bien mieux de se tenir dans sa province que de venir étaler sa misère. On le prend en quelque façon pour un escroc. Il semble qu'on le porte sur ses épaules. S'il avait su se donner le mérite d'un habit et d'un air aisé il était fait pour tout. De là on peut conclure qu'il faut, à Paris, pour mérite fondamental, celui de l'extérieur.

Notes sur Paris

L'esprit et la sottise des habitants, leur mollesse, leur invincible caquet. Les petites coutumes du jour et de la ville, qui sont des lois particulières mais qui sont en perpétuelle contradiction avec les lois générales. Cette ville tient encore aux idées retenues des siècles d'ignorance. Une ville commençant et sortant d'un gouvernement nouvellement formé est plus propre à être perfectionnée que les villes antiques où règnent des lois imparfaites et embrouillées. Les abus multipliés s'y défendent parce que le petit nombre qui retient les gages de la puissance, les richesses, proscrit les idées saines et nouvelles, et ferme l'oreille au bien public. Si on adopte quelques modifications, elles ne s'accordent pas avec l'ensemble qui persiste à être vicieux. Les beaux raisonnements se gravent dans les livres, mais la moindre pratique du bien trouve des obstacles insurmontables. Tous les petits intérêts particuliers, raidis par une possession abusive et chère combattent l'intérêt général. Heureuses les villes qui, comme les individus, n'ont pas encore pris leur pli. Elles seules peuvent aspirer à des lois profondes et sages. On peut critiquer les abus généraux, mais la satire, qui personnifie, est toujours un mal.